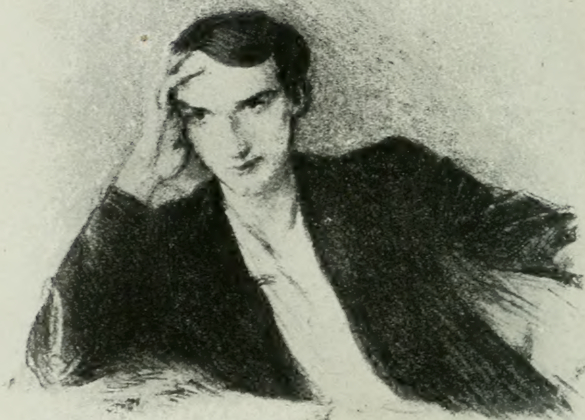

U d'/ of Ottawa
39003003987491





HENRY BATAILLE

*LES CÉLÈBRITÉS D'AUJOURD'HUI*

---

# Henry Bataille

PAR

DENYS AMIEL

BIOGRAPHIE-CRITIQUE
ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE




PARIS
LIBRAIRIE *E. SANSOT & Cie* ÉDITEURS
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5 et douze exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 à 17.*

N°



# HENRY BATAILLE

« La confession est un des besoins spirituels de l'Homme » a dit Remy de Gourmont, c'est en vertu de ce principe premier que l'âme humaine de tous les temps s'est toute large ouverte et a vibré à l'expression vraie de la poésie intime. Cette expression est malheureusement rare, l'homme ne pouvant guère en général se dépersonnaliser assez pour faire taire la vanité innée qui préside à l'objectivation de ses sentiments; aussi sauf Catulle, Properce, Wordsworth, Heine et quelques autres ne comptons nous guère de représentants parfaits de ce genre lyrique qui semble émaner directement de l'âme même, sans passer par l'intermédiaire de l'esprit trop souvent artificiellement déformateur. Je pourrais ainsi parler du symbolisme qu'ont connu les dernières

générations ; mais si simplement je rappelle la fausseté de cette récente manifestation de l'esprit qui (tout hommage rendu à ses beautés) faillit à jamais faire dévier la poésie de sa voie la plus normale et de son sens le plus pur, c'est pour indiquer historiquement le contraste et le brusque arrêt que devait alors marquer l'avènement d'une manière, dont l'homme qui va nous occuper ici fut le premier représentant.

En 1894, alors, dis-je, que le vent était à la tradition greco-latine et à l'insincerité de son imitation, que les sentiments se haussaient et se cuirassaient en quelque sorte pour mieux plastronner de leur exaltation, parut un livre intitulé : « *la Chambre Blanche* », véritable rappel à l'humanité de la poésie, son introspection après son exteriorisation. Ce petit livre signé : Henry Bataille, était le perpétuel frissonnement d'une sensitive et comme pétri en quelque sorte avec des morceaux de sensations, de ces sensations aigues et très vraies telles qu'en ont de rares adolescents inexperts encore de la façon dont on les exprime et qui puisent précisément une grande part de leur charme dans l'exquis naturel de leur inhabileté. Son auteur parut être le vrai poète de nature ; ses touches indéterminées et légères étaient l'indice de l'intime et adéquate communion de l'âme humaine avec l'âme des choses. Cet « *état de l'âme* » y était partout confessé avec une telle ténuité d'expression et témoignait d'une sensibilité si sincère que l'on sentait impossible que l'homme ait cru faire

œuvre en l'écrivant; ses feuillets étaient encore imprégnés de l'odeur du vieux bahut provincial qui les aurait longtemps en ses tiroirs, jalousement gardés.... carnet d'heure de quelque précieux adolescent défunt, pieusement livré par une main amie.... Cela n'était point et c'était à la fois tout cela.

*
* *

Henry Bataille est né le 4 avril 1872 à Nîmes où son père était magistrat. Mais le cadre somptueusement évocateur de la vieille colonie latine encore si vivante sous l'éclatante lumière méditerranéenne n'eut et ne pouvait avoir la moindre influence sur sa jeune âme, car à l'âge de 4 ans, il vint à Paris où son père avait été nommé conseiller à la cour d'appel. Son enfance se partagea entre les propriétés familiales de Bordeneuve près de Castelnaudary et les environs de Moux également dans l'Aude, où régulièrement il passa ses trois mois de vacances. Son grand'père Mestre-Huc propriétaire-poète qu'il ne connut pas était un fin lettré dont les jeux floraux de Toulouse avaient couronné un petit volume : « *les Pâquerettes*.

Une espèce de romantisme gris et vague, bourgeois à la fois et mystérieux embruma de bonne heure sa jeune imagination fébrile. Quand le visage collé aux vitres pâles de l'humide lavanderie, il regardait tomber la nuit d'automne, les moindres bruits de pas sur la route prochaine évoquaient en

son âme de fantomatiques diligences venant de très loin, de pays inconnus, emplies de voyageurs énigmatiques et tristes.... tristes de la douleur des voyages; et la pitié native de son âme hésitante prêtait à ces errants bizarrement conçus toute une amère mentalité de partant vers l'insoupçonné... l'inconnu toujours...

Ce frisson de l'inconnu, cette timidité, cet apeurement d'être maladif traverse la vie et l'œuvre d'Henry Bataille comme un *leit motiv* mélopéen.

« Voyageur, voyageur de jadis qui t'en vas
» A l'heure où les bergers descendent des montagnes
» Hâte-toi ! les foyers sont éteints où tu vas
» Closes les portes au pays que tu regagnes
» La grande route est vide et le bruit des luzernes
« Vient de si loin qu'il ferait peur.... dépêche toi.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A Paris il fait ses études à Henri IV, Janson de Sailly, puis aux Eudistes à Versailles. Déjà vers l'âge de 14 ans on dirait qu'un assainissement s'opère en lui qui désembrume en quelque sorte sa personnalité, la secoue et semble la camper plus ferme ; il commence à considérer avec une pointe d'ironie ses rêves inconscients et fantasques de jadis.

On sent distinctement à travers tout ce livre de la « *Chambre Blanche* » la lutte du parisien qui ne peut s'arracher à la bonne terre prenante et familiale qui le retient par tant de fibres secrètes.

Il se lamente sur les floraisons automnales

« *Je m'en vais les quitter puisque voici les givres*

Si nous devons aujourd'hui à M. H. Bataille une poésie de si poignants arrachements, c'est qu'il n'a jamais été ce que l'on est convenu d'appeler un provincial; trois mois par an il venait se retremper en son pays de l'Aude, juste assez pour extraire d'un terroir auquel il était régulièrement enlevé, toute la beauté de ses sensations aussitôt brisées qu'à peine éprouvées. S'il l'a à ce point compris et aimé c'est parce qu'il a beaucoup souffert de ses constants départs.

Vers l'âge de 15 ans il connut véritablement la souffrance, il y eut dans cette période de son enfance comme un épais brouillard de terribles deuils, de peines diverses et profondes qui s'est grisement étendu en dégradé sur toute sa vie.

On ne saura jamais à quel point les grandes douleurs d'une adolescence délicate sont génératrices des tristesses de l'homme, sourdes et prolongées... indicernables....

« *Que le mystère soit sur elles à jamais* ».

*
* *

La vie de Paris l'a pris enfin; il la sent bien finie son enfance, il écrit alors :

« *Mon enfance adieu mon enfance, je vais vivre*
*Nous nous retrouverons après l'affreux voyage* »

et voilà qu'il va l'entreprendre cet inconnu et imprévisible voyage de la vie.....

Mais avant de passer à cette deuxième partie, il me paraît indispensable de dire un mot de cette terre de l'Aude où est éclos le génie d'H. Bataille :

« La première influence de la nature me paraît » toujours capitale. Ce que l'on rencontre en ou- » vrant les yeux se dépose, déjà, au fond de l'âme, » crée, déjà, un peu d'imagination et fait déjà » rêver au spectacle qui se meut autour de nous. » Puis avec les ans ces visions émergent de l'ombre » où le cœur les garde captives ; elles se classent, » elles deviennent ce paysage intérieur dans lequel » évoluent nos aspirations » a écrit Albert Emile Sorel. Il importe de se le rappeler. Les romans de Daudet, les contes d'Armand Sylvestre, et les histoires plaisantes des commis-voyageurs ont fantaisistement accrédité dans les imaginations un Midi tout de lumière, de gaieté, de beuveries aliacées et d'intempestive exubérance. Rien ne mérite moins ces évocations à la Teniers que la contrée qui s'étend entre Pexiora et Lezignan où s'est écoulée l'enfance de Bataille. J'emprunte à M. François Alibert l'exacte et poignante description de ces lieux « Océan de désolation, solitude de pierre et de feu, » sécheresse à goût de cendres, mer morte, plaines » de sable reverbérantes comme des plages impré- » gnées de sel, collines aux blancheurs d'osse- » ments ou noirâtres et fauves comme un pelage » de lion poudreux, plantes couleur de lèpre, de » fiel, d'absinthe et de poison, et tout à coup à

» l'automne frisson de pourpre, d'or et d'émeraude
» brûlée qui parcourt un immense déroulement
» de vignes, crépuscule de Judée, oliviers de
» Gethsémani, Corbières ! Corbières côteaux de
» lavande et de cailloux roulants, villages absor-
» bant le soleil, recuits et sombres comme une
» lave refroidie, clochers carrés et calcinés que je
» vous aime.... » (1)

C'est dans cette atmosphère première qu'il faut rechercher les origines d'un esprit aussi particulier que celui de M. H. Bataille, il faut invoquer le nombreux mélange de races diverses, l'âpreté Palestinienne de ces corbières méridionales, les influences climatériques qui firent éclore, comme sous une haleine fiévreuse et desséchée, cette âme faite de tristesse et de commisération.

J'insiste sur tout cela tant ce me paraît être indissolublement lié à cette personnalité et à sa première extériorisation. On attache peu d'importance d'ordinaire aux premières productions d'un écrivain arrivé, et c'est un grand tort, car c'est précisément dans ses premières manifestations qu'on trouve la substance fondamentale de sa manière à venir, l'essence mère qui plus tard entrera comme élément principal dans la combinaison des productions les plus variées et en constituera éternellement le fonds.

Mais tandis que, à l'insu de tous, grandissait en H. Bataille le poète et aussi le dramaturge de plus

(1) François Paul Alibert. *La Terre de l'Aude*. Paris-Occident.

tard, on avait au contraire remarqué en lui des aptitudes si prononcées pour la peinture qu'on ne lui laissa même pas terminer sa philosophie et qu'il entra en 1890 à l'Académie Julian pour se consacrer entièrement à cet art. Il eut pour maître Benjamin Constant, Lefèvre, et Doucet avec lequel il se lia d'une grande amitié. Il fut 2 fois classé premier pour les concours d'esquisses préparatoires au prix de Rome. Il est à noter qu'il éprouvait une véritable répugnance à exécuter des exquisses, et ceci paraît être une anomalie. Il avait peu de goût pour le paysage, n'en fit jamais et aujourd'hui même ne l'aime pas, il promettait au contraire de devenir un portraitiste célèbre. Ceci s'explique : Il y a dans un paysage quelque chose de toujours difficilement spiritualisable ; un paysage manque toujours de synthèse ; il ne prend de charme que si le souvenir vient le compléter et s'y juxtaposer, l'impression qui a accompagné sa perception, c'est là l'impossible matérialisation de l'immatériel.

Pour H. Bataille, l'intérêt principal de la vie consistant dans son humanité, le paysage n'en pouvait contenir à ses yeux qu'en entrant en collaboration avec lui-même, car l'expression picturale du monde extérieur restera toujours froide et fermée à toute autre subjectivisme qu'à celui de son traducteur.... (1)

(1) H. Bataille émet ses idées sur le *Portrait humain* dans son album des *Têtes et Pensées*, préface Ollendorff, 1901.

Le concours au prix de Rome allait s'ouvrir et l'on comptait fermement sur lui lorsqu'un événement fortuit interrompit une carrière de peintre prévue.

Au hasard d'une conversation avec un ami et une dame du monde on parla de la réalisation possible d'une féerie à Londres. Le projet grandit et il fut décidé qu'H. Bataille y apporterait une partie artistique; disons en passant qu'il n'avait jamais complètement cessé d'écrire pour lui-même, ébauchant au collège de vagues plans de pièce, de romans, de poèmes dont l'un lui fournit précisément le sujet de la manifestation projetée.

C'est ainsi qu'il écrivit en collaboration avec Robert d'Humières « *la Belle au Bois Dormant* », féerie lyrique en trois actes qui fut représentée à l'*Œuvre* en 1894. Son sujet brodé, il s'occupa avec un soin tout spécial de sa mise en scène qui fut du reste splendidement présentée (Rochegrosse avait brossé les décors) il se familiarise ainsi pour la première fois avec le côté matériel du théâtre qu'il doit plus tard si brillamment illustrer. Voici quel était le sujet de la féerie : La belle qui se réveille au bout de mille ans est restée l'amoureuse de son rêve enchanté, elle ne reconnaît plus le prince charmant de la réalité, elle essaye vainement de vivre une féerie moderne et garde, impuissante à la chasser, l'obsession merveilleuse de son rêve. Quand le prince s'aperçoit de cette trahison mentale et millénaire impossible à dissiper, il demande aux puissances déclinantes de la vie

de rendormir son amante.... et comme on arrivait aux temps modernes et que les fées allaient s'enfuir. avant de partir elles accomplissaient cette dernière bonne action de rendre la princesse à la splendeur de son sommeil.

Tout cela rappelait un peu le Shakespeare de *Rêver et dormir*. Mais toute la jeune et jalouse littérature s'était donné rendez-vous pour écraser, sans la connaître, l'œuvre de celui qu'elle prenait pour un amateur sans se douter qu'il devait être l'illustre continuateur de ses idées les plus chères, et la pièce effectivement s'effondra au milieu des vociférations et des projectiles en une séance demeurée mémorable ; la presse lui porta le dernier coup en pronostiquant le néant littéraire le plus complet de son auteur.

Dégoûté du théâtre, on le conçoit, H. Bataille reprit ses pinceaux se promettant bien de ne plus jamais retourner à la littérature.

(Notons que déjà « *la Lépreuse* » était écrite). Un heureux hasard voulut que lié avec Marcel Schwob, H. Bataille lui livrât, un jour dans l'intimité, les quelques poésies de son enfance. Le poète profond, trop profond, qui était en Marcel Schwob, crut comprendre tout ce que renfermaient de beauté ces premiers vers dont l'humanisme lui fut la révélation non seulement d'un homme mais encore d'un genre tout entier. Ces vers d'adolescent furent donc publiés en 1895 sous le titre de la « *Chambre blanche* » et l'auteur de « *Monelle* » présenta l'ouvrage au public en une préface célèbre.

Il parla de « petit livre tout blanc, tout balbutiant, tout tremblant..., de petites filles coloriées comme les livres d'images..., de paroles minaudées et maniérées, de phrases emmaillottées par d'anciennes mains de nourrice..., de poèmes étendus dans des lits frais bordés où ils sommeillent à demi, rêvant de pastilles, de princesse, de nattes blondes et de tartines à miel. »

Il y vit beaucoup plus qu'il n'y avait et surtout beaucoup moins, tout cela était plus simple et moins alambiqué, moins conte de Perrault ; il y avait tout simplement l'angoissante évolution d'une âme d'enfant, à une âme d'adolescent qui, s'il se souvient des histoires merveilleuses dont sa nourrice l'endormait, sait aussi qu'il a fallu dire adieu à tout ce calfeutrement affectueux de l'enfance, la plus belle partie de la vie qui, elle, n'est faite que d'adieux.... adieux aux rêves chers devant le collètement de la réalité. Il y avait la philosophie la plus profonde, la plus naturelle et surtout la plus vraie parce qu'elle était la plus inconsciente et la moins étudiée et n'avait point songé à se renfermer en un système.

Tel poème comme « *les Souvenirs* » contient de quoi épigraphier les chapitres les plus techniques de la psychologie humaine...

Et nous retrouverons plus tard dans toute l'œuvre d'Henry Bataille comme un prolongement de cette enfance hantée qui a lutté et luttera toujours chez le dramaturge futur à travers ses personnages pour la beauté du rêve, de l'instinct, de

l'illusion, contre la laideur de l'artifice, du préjugé, de la réalité.

Le « *Beau Voyage* », il ne faut pas l'oublier, parut exactement trois semaines avant « *Un Jour* » de Francis Jammes avec lequel on lui a trouvé d'étranges ressemblances ; c'est assurément l'influence d'un même romantisme inquiet qui a presque simultanément frappé ces deux adolescences dans leurs deux Midi si différents et si différemment exprimés. Poésie de déchirements chez l'un... de roses blanches chez l'autre.

*
* *

H. Bataille était bien décidé à ne jamais plus aborder le théâtre lorsqu'en 1896 après l'accueil fait à la « *Chambre Blanche* » il consentit à faire représenter la « *Lepreuse* » sur la scène de l'ancien Athénée, mais dans un simple but de charité, au bénéfice d'une vieille actrice Madame Louise France qui y joua le rôle de l'aïeule ; le succès fut énorme, et cette fois la presse y découvrit un instinct de l'ordre, de la clarté, de la simplicité qui laissait prévoir un très bel avenir.

Je reviendrai du reste là-dessus.

L'*Enchantement* joué en 1900 reçut de la presse l'accueil toujours rébarbatif et hostile qu'elle réserve aux novateurs depuis qu'elle existe. Il arriva néanmoins à la 43$^{me}$ ; et c'est à partir de ce moment que Bataille prend de l'empire sur le public. Dans un article du *Temps,* Larroumet abime méchamment l'œuvre, il parle de « Marivaux à la Salpé-

trière », y découvre trop de vérité, s'effarouche qu'on puisse étaler un « aussi authentique exemple de détraquement physique et moral de la société moderne » et cependant, comme à contre-cœur il accorde « un énorme talent juvénile à l'auteur », jugement qu'il devait amplement ratifier par la suite.

C'est à cette époque que se place la composition du « *Beau Voyage* » recueil de poèmes, suite nécessaire des précédents qu'il englobe et complète parfaitement du reste. Cet ouvrage fut une révélation dans le monde des lettres et l'exquis artiste que fut Jean Lorrain salua ainsi son apparition. « Voilà le livre d'un grand poète, voilà le » livre de poésie moderne qui restera comme » marque caractéristique de notre époque d'abord, » ensuite pour sa valeur en soi qui fait que les » poètes et les artistes mettront ce livre à côté » de *l'intermezzo* et non loin des *Fleurs du Mal*.... » Henry Bataille est de sa génération celui qui a » trouvé le mieux le chemin de l'âme... »

Réuni aux poèmes de la *Chambre Blanche* et paru en 1904 l'ouvrage était ainsi dédicacé :

*A mon père Léopold de Bataille;*
*A tout ce qui fut la famille de Bataille et de Batailler,*
*Balmet, Mestre-Huc, Darnis, et Martin d'Auch ;*
*et qui repose dans différents cimetières compris entre*
*les terres de Narbonne, Moux et Lagrasse,*
*au pied de l'Aric poudreux où montent les bergers ;*
*A tout ce qui fut la famille d'Alice Mestre et d'Anaïs*
*Qui finit en mon âme imparfaite et véridique.*
*Je dédie ce poème*
*Cueilli de ma quinzième à ma trentième année.*

Et cela était plutôt un épitaphe, car c'est une tombe que ce livre une tombe gardienne de souvenirs poignants... En un lyrisme âcre et morbide tantòt, et tantôt tendre et doux comme un appel naïf de viole romantique c'était l'âme des choses mortes qui parlait et s'élevait telle une brise mystérieuse et lointaine; à travers les larmes de l'homme, c'était l'enfance qui pleurait, l'enfance impossible à oublier et qui devait toujours survivre.

Dans cette façon de plaquer, nues de la nudité de leur enfantement, les impressions dépouillées de tout artifice, de tout apprêt factice, je retrouve bien le procédé du dramaturge actuel, car en somme ses poèmes ne sont que les reflexes de ses actions théâtrales.

Quand on a lu un quelconque des poèmes de M. H. Bataille on a dans l'âme tout un bruissement de ressouvenances personnelles entre-choquées qui se réveillent brusquement comme obéissant à une espèce d'indéfinissable télépathie poétique.

Le *Beau Voyage* était écrit en la seule forme qui put convenir à des souvenirs dont une grande part du charme réside dans l'imprécision.

Que l'auteur eut serti ces sensations de formes nettes et arrettées léchées et sans bavures cela n'eut plus été qu'une froide photographie mnémonique; le genre comportait l'inachevé, l'âme du lecteur se laisse d'autant mieux pénétrer d'une telle évocation qu'elle peut elle même travailler et bâtir

avec du sien autour de l'indication essentielle et typique de l'écrivain.

Cette poésie entre en nous et se fait notre, parce qu'elle est subjective jusque dans son élaboration et que chacun arrivant avec sa personnalité peut en quelque sorte communier avec l'auteur qui lui a laissé sa part de collaboration inconsciente, d'émotion individuelle.

*
* *

Les qualités tout à fait dominantes que nous dégageons aujourd'hui de l'œuvre complète de M. H. Bataille et qui semblent la résumer sont le lyrisme et la sincérité ; elles sont comme les poutres maîtresses de son édifice définitivement posées, auxquelles il ne touchera plus et qui lui maintiendront sa tournure à jamais caractéristique, en dépit des diverses modifications apportées, au cours de la conception générale, à tel ou tel accessoire élément.

Sa sincérité le pousse d'abord à des investigations profondes sur l'âme de la race, et les lois premières de la vie et du sentiment ; investigations qui méthodiquement menées par une âme de poète, le rejetèrent dans les régions de la légende primitive. Voulant connaître la nature originelle d'un peuple avant que de l'examiner chez l'individu en particulier, et se souvenant, avec E. Scherer, que le passé de tous les peuples a une époque légendaire, il était naturel qu'il l'étudiât toujours en sincère et consciencieux numismate moral.

« Tout est venu — dit-il — de l'âme primor-
» diale ; tout ce que nous sommes, tous nos petits
» gestes innombrables sont la répercussion du
» geste rare et beau de l'âme primitive. Et voilà
» pourquoi le moindre fragment de poésie popu-
» laire nous secoue de cette nostalgie puissante.
» Il semble que nous nous y reconnaissions loin-
» tainement et que nous y pleurions notre sim-
» plicité perdue car la réalité intérieure de nous
» même fera longtemps encore le souci de beau-
» coup d'entre nous... »

Les deux tragédies légendaires : « *La Lépreuse* » et « *Ton sang* » simultanément données, sont comme le jalonnement à de grands intervalles d'un même filon ; elles sont les manifestations confrontées d'une même force naturelle observée à divers moments du long travail des âges.

Ces forces naturelles dont il était intéressant de sonder toute la profonde signification sont : la vie, la mort ; l'amour, la haine. Il n'était pas indifférent d'en noter l'historique pour tenter d'en démêler au dedans de nous les mystérieuses et latentes influences.

De cette incursion dans le domaine de l'âme primitive, M. Bataille rapporte ce fatalisme navré, ce désenchantement par endroits morbide qui embaume, comme d'un arôme cruel, quelques unes des pièces qui suivront. Car il en est arrivé, selon la très intelligente formule de M. Jules Lemaître, « à cette sagesse se résolvant dans un fatalisme instinctif qui est la philosophie par où

commencent les simples et où aboutissent souvent les raffinés ». Les idées ébauchées dans les deux essais que je viens d'indiquer, il s'aperçoit qu'on ne peut guère les répandre qu'en les modernisant et que la modernisation de la légende est sa pire déformation.

Il abandonne donc la légende pour le drame moderne. Il a la soif de défendre la vie. Il passe des « primitifs » aux « raffinés », comprenant que l'éternelle poésie traverse les temps et qu'elle puise peut-être plus de douloureuse intensité dans le contraste du fait-divers banalement quotidien, dans notre jour, le *jour moderne.*

Et c'est en effet, le banal fait-divers qu'il étale désormais, l'histoire vulgaire comme toute histoire qui un instant retient notre attention... C'est la journalière ritournelle mille et mille fois reproduite, avec à peine quelques variantes dans les mises en scène, curieuses en apparence, mais banales encore au fond elles aussi ; seulement de tout cela M. Bataille a extrait *l'âme.*

Son procédé est des plus simples :

Dès le début, il rentre dans le cœur même de la vie, de l'action, dans la vérité apparente, action quelconque, intense le plus possible, où les personnages vont et viennent librement, sans artifice aucun, sans fournir formellement de renseignements sur eux-mêmes... ils vivent seulement de leur vie habituelle la plus naturelle..., et ce simple « galop d'essai » suffit à nous fixer mieux que ne sauraient le faire les plus explicites discours. Et

ils iront désormais ainsi, au fil de leur existence jusqu'à la fin. Mais une telle homogénéité les coordonnera aux situations que le plus logiquement naîtront les conflits les plus conformes à la réalité surtout, et ensuite à la pensée secrète de l'auteur ; car la pensée de l'auteur n'a servi qu'à faire un simple apport à la scène, de la vie courante vue par lui avec peine, toutefois, son rattachement discret et tacite à quelque grand principe philosophique à quelque sentiment général.

C'est ainsi l'histoire du bellâtre entre deux femmes dont l'une est ridiculement amoureuse. On s'en moque, et soudain elle devient terrifiante... Elle devient la force instinctive de l'amour, qui irradie et triomphe. (*L'Enchantement,* Odéon, 1900).

C'est l'aventure de l'adultère quasi-incestueux d'une mère trop jeune avec l'ami de son fils... Elle devient l'étude des « fonctions de la femme à travers la vie. » (*Maman Colibri*, Vaudeville 1905).

C'est la fuite combien fréquente de la petite provinciale avec son professeur de piano ; mais qui un jour effrayée de son erreur, désenchantée de tout, se suicide..... Elle nous dit que tout sentiment, même le plus beau, porte en lui son commencement et sa fin. (*La Marche Nuptiale,* Vaudeville 1905).

C'est la trivialité du gros noceur bouffon, qui a conquis, parce qu'il a fait rire bêtement, qu'on plaque dès qu'il devient supérieur, tout pantelant de désespoir... et qui se résigne parce que la Vie

vaut qu'on se sacrifie pour elle. *Hic quos durus amor...* » (*Poliche*, Comédie Française 1906).

C'est enfin l'abandon par l'homme de la femme simple, « *nature* », compagne des jours mauvais, pour la rivale luxueuse et belle... Ce qui veut dire que l'homme comprend mal la force de l'amour et que la société ne l'a pas encore réglée. (*La Femme Nue*, Renaissance, 1908).

Et tous, tant qu'ils sont, minables marionnettes, fantoches de rien, aux mains d'une force cachée, qui tire les ficelles de leurs mouvements, ils sont risibles à la quatrième page du journal... ils sont pitoyables au cœur de l'observateur; car ils sont des victimes de quelque grand principe originel.

Les coulisses du scenario quotidien sont profondes et lamentables... peu de penseurs y ont voulu pénétrer. Schopenhaüer, lui, les connaissait dans leurs recoins, et c'est avec quelques unes de ses maximes que M. H. Bataille a étiqueté les mimiques de ses « pupazzi ».

Retournez ces pauvres jouets dont je vous énumérais à l'instant les histoires vulgaires... Pénétrez leur âme... Regardez-les en transparence et dans le filigrane de leur étiquette drôle ou bébette vous lirez étonnés :

« Toute souffrance est peut-être le retentissement mystérieux d'un bonheur à travers l'espace ou le temps ».

« Un amoureux tourne au comique aussi bien

qu'au tragique ; parce que dans l'un ou l'autre cas, il est aux mains du génie de l'Espèce qui le domine au point de le ravir à lui-même. »

« Il y a des oiseaux qui se mettent à bâtir leur nid, on ne sait pourquoi, à l'automne. »

« La femme est une succession de fonctions. »

« L'horrible détresse d'avoir joué toute sa vie sur une erreur d'un jour, de s'être crue héroïque, belle ; d'avoir porté une rayonnante illusion, quelque chose comme une couronne de beauté, pour se réveiller pressant avec tendresse dans ses bras, comme les enfants, un moignon informe dont un pauvre ne voudrait pas. »

« Il est véritablement incroyable combien insignifiante et dénuée d'intérêt vue du dehors et combien sourde et mystérieuse à l'intérieur s'écoule la vie de la plupart des hommes. Elle n'est qu'aspirations impuissantes, marche hésitante d'un homme qui rêve à travers les âges de la vie, jusqu'à la mort, avec un cortège de pensées triviales. »

« ... Les Instinctifs détiennent dans les profondeurs inconscientes de l'âme la plus grande beauté du monde moral... ils sont la force la plus belle de la vie et l'exemple le plus persuasif... »

Est-ce à dire après cela que le théâtre de

M. Bataille est un théâtre d'idées ? Il faudrait certes se garder de lui donner ce titre, dans le sens où le comprenait Dumas, par exemple, ou Ibsen.

Le but de M. Bataille n'est point d'exprimer des idées, pour une louable raison ; c'est qu'un auteur qui prend pour point de départ la démonstration de telle thèse, de telle idée, forgera nécessairement de toutes pièces ses caractères et ses situations, en vue du problème à résoudre, en vue de l'idée à prouver ; et cela, d'une façon arbitraire, au détriment de la vérité d'abord, et le plus souvent de la vraisemblance.

Cela prouve-t-il qu'on ne doive pas avoir d'idées et que M. Bataille n'en ait pas ? Au contraire. Seulement, il les a à sa manière que je ne suis pas éloigné de croire la bonne : derrière la tête.

Je ne puis mieux faire que de vous livrer son postulat dramatique, auquel du reste, il se conforme scrupuleusement.

« Le théâtre n'est point fait pour exposer des » idées ; mais seulement pour les suggérer. Les » pièces de théâtre doivent avoir des dessous de » pensée, une trame philosophique, ainsi que les » vêtements ont des doublures nécessaires mais » résolument invisibles. S'il est nécessaire que le » drame comporte une idée, des idées, la pensée » pour le public doit être chose facultative ; il » faut qu'une œuvre vaille par elle-même. Les » idées, c'est pour nous, c'est un travail en dehors » dont le seul résultat est de donner au public,

» par sensations, un aperçu plus pénétrant et plus
» ému de la vie... Les personnages doivent se
» mouvoir libres, et agir selon eux, non pas selon
» les besoins de la cause. C'est eux-mêmes qui
» doivent conduire la pièce, non pas la pièce les
» conduire. » (1)

Et c'est ici que j'en viens à faire le rapprochement frappant d'Henry Bataille et du grand Ibsen. Nul écrivain en France, je ne dis pas : n'a mieux subi l'influence du Norvégien, (M. Bataille a trop d'originalité et de personnalité pour subir des influences) mais nul n'a mieux compris la vérité d'un procédé dramatique, il s'en faut de peu, le plus juste qui soit. Voici comment s'exprimait Ibsen devant le comte Prozor son ami et traducteur :

« Si, en transportant sur la scène certains êtres
» que j'ai vus et connus, certains faits dont j'ai été
» témoin ou qui m'ont été racontés, et en répan-
» dant quelque poésie sur le tout, j'arrive à
» éveiller les esprits, différentes idées naîtront
» dans différentes têtes et tout cela aura eu ma
» pièce pour point de départ. Eh ! je ne m'en
» défends pas, mon cerveau aussi a pu, tandis
» que j'écrivais, être traversé de telles ou telles
» idées. Mais tout cela n'est qu'accessoire ; le prin-
» cipal dans une œuvre de scène, c'est l'action,
» c'est la vie. »

(1) Cette préface du *Masque* et de la *Marche Nuptiale*. (Fasquelle) expose longuement les idées de M. Bataille et eut un grand retentissement.

Il est aisé de saisir l'étrange similitude des procédés. Seulement ! l'action, la vérité, je les trouve autrement intenses chez M. Bataille que chez Ibsen.

M. Bataille me fait l'effet d'un Ibsen conséquent avec lui-même et qui ne se serait point laissé aveugler par la nébuleuse atmosphère des fiords, au point de ne plus voguer que dans du rêve, et d'en oublier les réalités auxquelles l'eussent pourtant contraint les prémisses posées. Le grand travers du drame d'Ibsen est « d'excéder la vie » suivant la propre parole de M. Bataille. Je n'en veux pour exemple que la fin de *Solness le Constructeur*. Ibsen est un romantique tout de même, et si le style ne l'est pas, la pensée reste un peu déclamatoire.

M. Bataille ne conclue pas du tout. Il paraît plus absent.

Mais si informulée que soit la philosophie de l'auteur de la *Femme Nue*, elle ne s'en dégage pas moins très clairement de ses pièces. C'est une philosophie individualiste, d'ailleurs aussi comme celle d'Ibsen, avec des différences essentielles (celle de M. Bataille ne traite que du sentiment) mais ces deux auteurs semblent les seuls qui aient étayé toutes leurs œuvres sur une philosophie, sur un système de pensée. Voici du reste à peu près comment m'expliquait Henry Bataille lui-même l'élaboration de ses idées théâtrales : « Quand j'écris une pièce, — ne croyez pas du tout que je la compose avec des matériaux tout préparés. Dans la

formation et l'élaboration de mon travail il y a un travail inconscient à côté d'un travail conscient..., il s'éveille d'abord en moi une vague idée de pièce philosophique, je la sens plutôt que je ne la formule et soudain à force d'être latente et sourdement agitée en moi, elle éclate comme en une bouffée, et sans que j'y réfléchisse les caractères s'en dégagent soudain ; je ne les dirige pas, je ne me demande pas ce que je vais leur faire dire, je les laisse vivre et ceux avec lesquels j'ai ainsi procédé sont les meilleurs, tandis que ceux que j'ai dû guider sont les moins bons selon ma conception.

Après cela je prends mes personnages, je me promène avec eux, je m'émeus avec eux et quand les événements traînent et ne vont pas, un goût inconscient fait que je les pousse ailleurs.

Ce travail fait, je puis totalement me dépersonnaliser et juger mon œuvre comme celle d'un autre en me défaisant du prestige de la création..., à ce moment intervient mon esprit critique soucieux de l'ordre dans la présentation, de la conscience, de la ligne. »

Et je retrouvais dans ce procédé, celui du peintre ; n'est-ce pas le procédé même physique du peintre qui après s'être en quelque sorte inconsciemment fondu avec la pâte de ses tubes et avoir couché son âme vivante en traits généraux sur la toile, fait quelque pas en arrière, va se regarder d'un peu loin, se juge et se critique et apporte à son œuvre cet ordre, ce classement, cette disci-

pline indispensable à laquelle il n'avait pas pu se soumettre d'abord dans toute la fougue spontanée de sa primitive identification avec la matière.

Il était fatal qu'en procédant ainsi H. Bataille, profond et conséquent naturiste jusqu'en sa méthode, arrivât aux conclusions les plus quotidiennes les plus volontairement banales, partant, les plus vraisembables. Tout le monde a encore présent à l'esprit cette admirable *Femme Nue* qui a définitivement consacré le grand talent de M. Bataille ; je ne reviens pas sur sa donnée. Le public qui en est resté et en restera encore longtemps au procédé du « tout maché » a très généralement trouvé le dernier acte monotone et fut visiblement déçu du dénouement. Ce fut aussi l'impression de beaucoup de critiques. Oh ! je sais bien qu'une grande belle scène d'un lyrisme très écrit, dans laquelle la pauvre Loulou se fut carrément achevée devant l'acharnement du malheur, ou si l'on préfère, un retour du prodigue à ses premières amours, eut plus classiquement terminé les choses ; soit que ces diverses solutions eussent violemment secoué les nerfs, soit qu'elles eussent contenté les âmes mélodramatiques teintées d'une vague soif de sérénité bien bourgeoise. Mais M. Bataille en rigoureux « vériste » a fait de grands progrès depuis la *Marche Nuptiale*. Il a compris que neuf fois et demie sur dix les choses finissaient banalement et que le théâtre étant un terrain d'étude générale devait statuer sur la banalité des neufs cas et demi et non sur le demi

dixième d'exception qui ne ressortit pas aux lois générales d'humanité.

Loulou ne se resuicidera pas... son ami ne reviendra pas à elle ; et elle continuera, avec n'importe qui, à vivre blessée et malheureuse toujours, comme l'infinie multitude des éternelles abimées dont elle est le type... jusqu'au jour où une vieillesse quelconque se terminera par une mort quelconque après une vie simplement quelconque encore, comme la plupart des autres.

Je trouve cette banalité beaucoup plus cruellement matérielle et vraisemblable.

C'est un grand tort de vouloir à toute force faire d'une pièce un épisode complet avec commencement milieu et fin.

Les solutions sont plutôt l'exception, mauvaises ou bonnes elles clôturent toujours quelque chose. La vie est faite de contingences vulgaires, et pour être vrais la comédie ou le drame ne doivent être qu'un morceau du rouleau vital énigmatiquement moiré que l'on découpe au hasard du ciseau, sans toujours suivre le sens de la trame. Ainsi le drame a de l'espace, de la vérité, de la signification.

Si l'auteur ne les tire pas, il y a néanmoins des conclusions à tirer. Si jamais au cours des diverses scènes aucune tirade ne revêt le caractère d'une leçon, si aucun personnage n'est le porte-voix de l'idée intime de l'auteur, la pensée, s'il y en a une, est intimement mêlée à l'action ; seulement elle en est l'âme discrète.

Les conclusions inexprimées formellement sont

celles que nous donnons, chacun de nous, le soir retiré dans l'intimité de notre appartement, et que nous apportent à peu près la même à tous, la foule des impressions justes, des sensations vraies, que l'auteur nous a loyalement dosées : c'est plus exact, plus sincère ; j'ajoute : c'est plus honnête. Nous restons ainsi libres de solutionner comme bon nous semble, selon la nature de notre âme et de notre esprit qui ont vécu et travaillé sans qu'on nous ait forcé la main.

*
* *

J'ai dit qu'au plus haut point M. Bataille avait le culte de la primitive beauté, de cette beauté simple et franche des natures neuves. Il était naturel qu'il fut pitoyable de la pitié la plus émue, ce qui est en somme une des faces de son âme de lyrique. Il a donc été instinctivement conduit à prendre ses personnages parmi ces éternels meurtris, sans défense, forts seulement de leurs générosités, de leurs bontés, de leurs crédulités ; en un mot d'autant de faiblesses.

Mais, par exemple, généreux, aimants, crédules et bons, ils le sont jusqu'à l'opiniâtreté exaspérée, c'est là la caractéristique de leur individualisme.

C'est en cela qu'ils sont analogues aux personnages d'Ibsen, grisés comme eux par l'illusion vitale, ignorant des obstacles. Ils se révoltent s'ils les rencontrent et s'y brisent de tout l'élan de leur impuissance.

Regardez les un à un. Ils sont comme de pauvres

oiseaux brusquement arrachés d'une tranquille obscurité et jetés brutalement dans la crudité du grand jour, dans l'affolant tournoiement du tourbillon humain. Au début, hésitants, ils tâtonnent, effrayés du Daïmon qui s'empare d'eux, et les pénétre jusqu'à la moëlle; ... un reste de timidité (qui ne serait qu'un début d'acclimatation aux conventions de la société) les fait consentir à des compromissions d'amour secret, d'adultères tacites jusqu'au jour où ils ont conscience qu'ils sont tout amour et où le sentiment timoré de jadis faisant place à la plus absolue passion, cette dernière est devenue leur unique raison d'être.

Ce jour là ils arrachent leur masque trompeur, ils se dressent farouches, bestiaux...

C'est que les sentiments acquis ont cédé le pas à l'instinct. Quelque temps endormie sous les cendres d'une civilisation simplement superficielle, l'âme primitive se réveille.

Voyez, par exemple, cette inoubliable scène de la *Femme Nue* où la pauvre Lolette sacrifiée, se dresse, crie, hurle, supplie, et se traîne, comme l'âme cassée en deux, de l'un à l'autre de ses bourreaux... Cela c'est la vie même... Ils sont bien tous des êtres nus, non adaptés, non assouplis, beaux de leur naïf instinct, superbes et nobles floraisons d'une nature vierge figée dans sa primitivité. Tous redeviendront nus. Au paroxysme de leur crise passionnelle, aveugles et colletés comme par une main de fer et de glace qui les traînerait aux pires extrémités, ils jouent leur va-

tout. Ce *fatum* angoissant qui pèse sur eux et sur nous, c'est l'amour, l'éternel despote qui conduit la pauvre humanité toujours et sur lequel H. Bataille fait reposer le fond de sa philosophie qu'il synthétise à peu près en ces termes : « L'Amour est le grand refuge de l'homme contre la solitude, l'immense solitude que lui ont imposée la nature, l'espèce, les lois éternelles. Il est la sublime réaction. L'Amour est l'œuvre de l'homme contre-nature. Ce merveilleux sentiment a été déformé et avili d'abord par la religion qui met le péché à sa base, ensuite par la société qui lui met la loi, la convention et l'entrave. Mais déformé ou abêti l'instinct de l'Amour reste sublime et admirable. Il domine la matière. L'Amour c'est le cri de rébellion contre le néant de la vie. C'est lui qui arrache aux servitudes l'individu enchaîné par mille entraves, entraves de l'atavisme, de l'hérédité, de la loi. Le malheur est que ce sentiment tenant par sa base même à la nature, est incomplet et soumis au transitoire, à la mort. Et l'amour meurt indépendamment de la volonté ; et c'est là une des plus effroyables tristesses qui soient. La naissance et la mort de l'Amour, voilà l'étude la plus passionnante et la plus frissonnante ! »

M. H. Bataille et M. G. de Porto Riche sont ceux qui dans le théâtre ont le mieux compris et le plus douloureusement exposé le fonctionnement de ce terrible moteur de l'acte humain.

Sans doute à les regarder de près, les personnages de M. Bataille sont de farouches égotistes qui

sacrifient tout à leur passion, ne songent qu'à revendiquer les droits de la conscience et renient violemment les devoirs. Mais il en est ainsi de tout individu retourné à l'instinct qui redevient le primitif lutteur pour la vie, lutte instinctive mise au service d'une vie tellement entière que la vie morale et matérielle à la fois se confondent pour n'être plus d'une façon générale que la possibilité de vivre elle même.

C'est dans cet esprit qu'a été faite cette scène du dernier acte de la *Femme Nue* qui m'a paru n'avoir pas été comprise de la plupart des gens. On a été étonné de voir les deux rivales en tête-à-tête parler comme si l'une n'eut pas fait le malheur de l'autre.

N'oublions pas que l'amour meurtrier envisagé avec raison par l'auteur, comme une grave maladie, ou plutôt une fatalité formidable, vient d'avoir sa crise… Passée cette crise qui seule les soutenait de sa puissance, les victimes se retrouvent de pauvres épaves banales, dédoublées du sentiment qui les animait tantôt, et dont elles s'entretiennent comme d'une chose étrangère, fatale, et déjà lointaine qui les a fait toutes deux beaucoup souffrir.

« Lorsqu'on aime Pierre… c'est pour la vie… Je sais ce que c'est…

… Oh ! ne me découragez pas….

… Ce ne sont pas les hommes qui sont cruels. C'est l'amour. »

Elles sont toutes deux envoûtées sous cette force si mystérieuse, si puissante et si maligne qu'il est

encore de meilleure tactique de se liguer contre elle que de rester divisé en s'entredéchirant... Au total, résignation meurtrie de l'être qui a compris... qui commence à s'acclimater, qui a perdu ses illusions... Mais ce destin mauvais est-il bien au dessus d'eux ? Ne le portent-ils pas plutôt caché en eux-mêmes ? N'est-il pas la fleur morbide à l'arôme pernicieux qu'ils situent très loin tandis qu'ils l'ont peut-être agrafée à leur vêtement ? C'est là une énorme question qui relève plutôt d'un chapitre de morale philosophique.

*
* *

C'est une des formes d'un immense amour de la nature que l'étude constante d'êtres qui se rapprochent le plus de sa sublime simplicité ; mais cela ne va pas sans qu'il faille un peu les idéaliser d'une auréole de poésie. Aussi suis-je conduit à parler de ce don merveilleux qui est spécial à M. H. Bataille et lui fait une place tout à fait à part dans notre littérature contemporaine, je veux parler de son lyrisme. Ce lyrisme particulier, *exact*, comme il l'a défini lui-même, mêlé à la banalité terre à terre, issu d'elle.

Le lyrisme est comme une sorte de vocabulaire exprimé ou non, qu'emploierait l'âme intérieure d'un être, son âme primitive et vierge de tout convenu, pour traduire ses sentiments, ses conceptions, ses joies et ses peines. Il est l'objectivation du subjectif si je puis dire.

Tout être qui s'est un tant soit peu recueilli en

lui-même et a sondé son tréfonds, s'est découvert une personnalité toute différente de celle dont il s'est fictivement affublé pour aller et venir dans le commerce journalier avec les hommes et qui, à la longue, a fini par devenir la principale chez la majorité.

Il est fatal que des conflits viennent à naître des constantes mises en présence de ces deux personnalités, chez ceux qui ont encore assez de finesse pour les accuser et les différencier. Je sais que cette différenciation, s'appelle la conscience, et se trouve être aujourd'hui, hélas ! le fait d'un très petit nombre.

Ces passionnants conflits sont ceux dont M. Bataille a apporté l'étude au théâtre.

Il est naturel que l'âme intérieure de ses personnages énonce ses conceptions, chante ses joies et crie ses peines devant l'autre que j'appellerai l'âme extérieure ; et le langage qu'elle emploiera pour défendre ses droits, c'est cela le lyrisme.

Mais aussi en quels termes M. Bataille les fait parler, ces âmes ! Vaporeux impalpables, à la manière des parfums dont on ignore de quoi ils sont faits et les causes du bien-être qu'ils vous procurent, ses mots, qui sont pourtant ceux de tous les jours, ne semblent avoir jamais servi, tant ils puisent de grâce, de distinction et de subtilité dans leur habile assemblage.

Ecoutez parler une âme intérieure, écoutez la pauvre petite pensionnaire d'hier parler du don nuptial d'elle même et se défendre de toute la

candeur de sa nature médiévale contre les sollicitations du séducteur :

« Pour en parler si légèrement il faut que
» vous ignoriez ce que c'est que cette puissance
» orgueilleuse, la seule que nous ayons en notre
» pouvoir... le don nuptial de soi... Après avoir
» été enfermée solitaire, avoir rêvé d'employer sa
» vie jusqu'à vouloir la vouer à Dieu... après
» avoir cherché sa raison d'être, comprendre un
» jour tout à coup que le plus pur présent de la
» femme, le seul que la nature lui ait permis,
» c'est elle même....

« Ah ! quand on a compris cela en frémissant
» à vingt ans, voyez-vous, on ne la regarde plus
» avec les mêmes regards... on a l'orgueil chaste
» de soi... on cherche de toute l'âme celui à qui
» l'on va faire ce don précieux... Pour dire ce
» que vous dites là, il ne faut pas avoir attendu
» dans l'ombre des couvents et des chambres cette
» espèce de matinée merveilleuse où l'on s'élan-
» cera dans un nouvel espace... puis la joie et
» l'orgueil de s'en aller vers son nouveau royaume
» avec celui qu'on a choisi pour amant vers la vie
» laide ou merveilleuse qu'importe ! Ça ne se
» décrit pas... c'est beau comme un chant sans
» paroles... Avoir voulu cela de toutes ses forces,
» avoir touché cette cime et puis tout à coup
» s'apercevoir qu'on a gâché pour jamais ce
» pauvre don de soi... ce seul pouvoir qu'on ait
» eu... s'apercevoir qu'on a été le jouet le plus
» banal de la nature... Ah ! comme cette douleur

» vous va jusqu'aux os !... On se relève brisée
» comme d'une catastrophe et c'est à se retourner
» désespérément vers le couvent et vers Dieu, s'il
» nous entend, pour lui demander un amour qui
» soit un peu moins servile et qui ait des ailes
» plus tendues... »

La poésie de H. Bataille est faite de tout autres choses que de tons joliets qui chatouillent agréablement. Que de fois ne fait-il pas penser à cet unique Puvis de Chavannes !

*
* *

Le lyrisme est encore dans l'atmosphère qu'il donne à respirer à ses personnages... il est dans une fleur adéquatement choisie et symboliquement piquée dans des cheveux... il est (*la Marche Nuptiale*) l'oiseau sautillant et chanteur qui s'ennuie dans les barreaux de sa cage... il est (*Poliche*), l'innocent poisson rouge du bocal, qui zigzague indifférent et jette l'antithèse de sa vie monotone et calme, dans une scène de passions entredéchirées... il est partout dans le deviné dans l'inexprimé...

H. Bataille a horreur du lyrisme de conférence, du lyrisme de roman, du lyrisme écrit. Il a horreur de la phrase syntaxée, correcte, grammaticale et qui ne s'élève jusqu'à l'intensité que par le leurre des mots entassés... C'est un adjectif, un verbe, coloré, impropre parfois, qui passe et sert de véhicule à l'âme... Les personnages de H. Bataille disent exactement ce qu'ils doivent dire eux-

mêmes. L'auteur n'apparaît à peu près jamais dans le cours de son théâtre. Il est avant tout un grand sincère, qui a vu vrai et, chose capitale, vu par le détail profond et subtil; ces détails, négligeables pris chacun en soi, finissent tout de même pris en foule, par s'additionner et constituer un tout homogène. Ils sont comme une série d'hypothèses et de constatations dont la masse fait la loi. Ils tirent même parfois leur valeur de la place qu'ils occupent les uns par rapport aux autres, c'est du pointillisme si l'on veut, mais de loin c'est de la vie intense et éminemment vraie. L'énorme majorité passera à côté de ce détail là en ne soupçonnant pas qu'il est un atôme de toute une atmosphère et qu'il n'est jamais négligeable dans son humble exiguité; car chacun a sa place dans la gradation ascendante vers le but.

Sa tournure d'esprit poétique et très disposée à la rêverie a porté M. Bataille en maint endroit à concevoir divers aspects de la vie au point de la déformer un peu et de lui donner (notamment dans ses premiers ouvrages) ce caractère étrange tourmenté, voire rêveusement maladif, qui avait au début compromis presque sa clarté et l'avait voilée comme d'un brouillard. Mais ses derniers ouvrages : *Poliche* et *la Femme Nue* témoignent d'un définitif progrès, d'une doctrine résolument claire, facile, directe, et comme l'a dit M. Brisson en parlant de lui « développée selon la large méthode classique des maîtres ».

Ah ! la simplification, la synthèse voilà l'art des

maîtres en effet ! Il y a du manieur de maquettes dans sa façon de retourner l'acte, le geste, de sonder le regard, jusqu'à ce qu'il ait mis à nu la poésie du verso, tandis que l'apparence seule compte et demeure pour le vulgaire... Il y a du geste de collectionneur amoureux et du classificateur de beautés dans sa façon d'extraire de la foule un curieux cas sentimental longtemps indifféremment coudoyé. La poésie est une chose qu'on ne découvre guère à force de la chercher ; il faut être moralement conformé : c'est peut-être une sorte de daltonisme de l'âme, puisqu'il n'est donné qu'à peu de gens de découvrir aux choses ce nimbe d'idéalisation ; mais je tiens cette anormalité pour appréciable. Je ne prétends pas faire le panégyrique du lyrisme ; mais pourquoi cette tendance à le vouloir bannir de parti pris de la scène et crier « au couplet » dès qu'un personnage explique ses rêves en un langage un peu supérieur à peine transposé de celui de la rue ? Pourquoi vouloir parler comme l'on compte, c'est-à-dire avec les éléments les plus strictement nécessaires ?... Dans l'art il y a toujours transposition, c'est mathématique. Pourquoi rejeter ces adorables inutilités qui, modérément dosées, font comme des dentelles à la pensée ?

M. Bataille en peintre de conscience et en fin connaisseur des valeurs a su employer le lyrisme. Il nous l'a ménagé comme il aurait habilement échelonné des haltes ombreuses sainement aérées, dans l'ascension toujours pénible d'une action dramatique violente.

Au total, lyrique et sincère, comme je l'indiquais au début, H. Bataille a restitué à la vie sa signification réelle quoique cachée ; il est allé à la vie palpitante, l'a desherbée en quelque sorte, de toute l'embarrassante et enchevêtrée végétation des conventions artificielles, des préjugés mesquins qui étouffaient la pureté de sa ligne.

Le mouvement que H. Bataille accélère chaque jour avec des auteurs comme Paul Hervieu et M. François de Curel, dans un autre ordre de recherche, témoigne d'une soif de conscience et d'une volonté d'art supérieurement élevé.

Ce besoin de franchise, de personnalité et de droiture, cette guerre à l'artificiel, sont-ils l'indice d'une marche en avant vers un idéal à venir... ou plutôt d'un retour à la primitive simplicité ? Je crois que ce sont les deux ; car, ici vraiment, on peut le dire, les extrêmes se touchent et fusionnent dans une même conception de la beauté.

Mieux qu'aucun M. Bataille a montré qu'il connaissait jusqu'aux plus imperceptibles palpitations du cœur humain ; il en a saisi des nuances intimes et des intonations pour ainsi dire aussi subtiles que des comas.

Je rappelle le dernier acte de *La Femme Nue*, où Bernier avoue qu'il ne se sent plus d'amour pour sa femme, parce que dans ce genre là il n'y a peut-être rien d'aussi puissant dans tout le théâtre moderne ! Le personnage ici ouvre sa poitrine, en arrache ce cœur ; l'étale et le présente et le retourne comme s'il le montrait sous toutes ses

faces, suspendu au bout de quelque pince à dissection. Cela est beau comme l'antique et c'est éternel... C'est une sorte d' « écorché » en littérature. Voilà qui était inédit, et jalonne très en avant le progrès du théâtre contemporain.

L'auteur du *Beau Voyage* va prochainement apporter sur la scène de la Comédie Française sa conception du vers théâtral au moment où il comprend que l'heure en est venu.

Pour la première fois notre théâtre national connaîtra l'affranchissement de la poésie. sa libération vers un idéal d'humanité, de naturel et de sincérité ; il a compris que la poésie scénique ne pouvait continuer de s'anémier dans une prosodie d'autant plus illusoire et mesquine que l'assonnance sauve ce qui peut-être faux, classiquement parlant, et que par contre le vers juste peut souvent faussement résonner à l'oreille ; il a compris que l'hiatus devenait nécessaire, car la poésie théâtrale doit se conformer aux rythmes « vrais » du langage parlé, tout en restant de la poésie et du rythme. le théâtre étant la transposition de choses quotidiennes il ne peut se passer de tant de mots si précieusement exacts. proscrits jadis. Il a voulu que les rythmes se croisent et s'entrecroisent parallèlement à l'état momentané des sentiments exprimés en une stylisation intelligente de la vie et qu'au bout des vers, en rimes, il faille des mots habitués à se trouver dans la vie et sur les bouches, et non d'étranges rencontres de dictionnaires. D'aucuns l'accuseront d'avoir fait de

la prose qui ignorent que le génie de la prose est totalement différent.

Au moment même où vont paraître ces lignes, Henry Bataille vient de connaître le triomphe avec une nouvelle pièce : *Le Scandale*. Et je n'ai rien de plus à dire de cette dernière œuvre sinon qu'elle témoigne du développement le plus logiquement progressif du génie de son auteur.

Nous y voyons toujours ce naturel galop de la vie ordinaire conçue peut-être même cette fois avec plus de directe intensité... cette lutte toujours angoissante de l'âme intérieure et secrète contre le tourbillon extérieur du réel, du nécessaire, de l'apparent, se résolvant en résultantes si brusques que certains ont cru à d'artificiels coups de théâtre d'un effet trop escompté, quand il n'y fallait voir que des conclusions géniales de heurts moraux très humains auxquelles seuls les grands maîtres classiques et parfois Dumas fils nous ont habitués... de la passion instinctive puis repentante, de l'angoisse, de la douleur, des chocs tout près d'être d'éclatantes brisures d'un suranné romantique... et tout cela se terminant au contraire sur un de ces accords mineurs gris et triste, volontairement banal et quotidien, d'une insondable signification de symbole dont seul a le secret l'auteur de l'émotionnant « *Poliche* ».

M. Bataille nous semble dès à présent en pleine possession de lui-même.

Il est arrivé à ramener son esprit vagabond des sphères trop élevées et son verbe trop précieux

parfois, jusqu'aux régions communément respirables où le public a pu le suivre. Le contraire eut été fort regrettable... et eut pu parfaitement advenir ! Il n'est point étonnant que pour se faire comprendre certains esprits aient à faire un pas vers une lumière moins éthérée, un peu plus terrestre ; leur acuité de vision est telle, leur sensibilité si rapide frise de si près la maladive hyperesthésie que, de bonne foi, ils croient parler à la moyenne des intelligences et s'en faire comprendre alors que seuls quelques rares esprits trop vibrants comme eux les peuvent saisir. C'était le cas de M. H. Bataille, et son travail de régression fut tout de volontaires et délicats tâtonnements (voyez la matière si riche quoique malgré tout un peu encombrée de *L'Enchantement*) car dans certains cas, le criterium faisant défaut, il est plus malaisé de descendre jusqu'à une moyenne que d'y remonter. Sa poésie du début, pénétrante, unique de sensibilité, toute d'heureux impressionnisme, l'auteur de la *Chambre Blanche* en a maîtrisé les élans. Il a discipliné ses impressions, il a su donner des lois formelles à son indépendance et dès lors est apparu un système coordonné, d'une originalité forte, charmeuse, avec encore quelque chose d'imprécis et de troublant comme les cris de ces oiseaux nocturnes ni très faux ni très justes et qu'on n'arriverait pas tout à fait à diapasonner..... et cela est encore bien dans la tessiture moderne.

On a dit que les societés n'avaient que le théâtre qu'elles méritaient ; encore faut-il qu'il se trouve

un auteur doué d'une pénétration assez aigüe pour recueillir les caractères qui flottent au hasard dans leur atmosphère, les canaliser et aider ainsi en quelque sorte ces sociétés à prendre conscience d'elles-mêmes.

Tel me semble être tout particulièrement le rôle de M. Bataille. C'est un rôle considérable et il est à souhaiter qu'il ait une grande influence par la suite. L'exceptionnelle acuité de sa vision lui a permis de découvrir et d'ériger graduellement à l'état de conscience la complexité du monde subconscient de la sensibilité moderne dont il devient chaque jour plus angoissant d'expliquer les influences. Grâce à une audace de chef d'école, son œuvre tend à faire acheminer ces constatations du domaine des impressions vagues dans lequel erre inquiète l'âme contemporaine, vers une manière de science qui pourrait bien avec le temps devenir précise et à laquelle j'irai jusqu'à oser prédire une classification. Cette sorte de mise en lumière et de vigoureuse aération des phénomènes de l'impressionnabilité morale constitue dans l'histoire de notre littérature un mouvement à la fois et une étape : c'est là le tout spécial apport du théâtre d'Henry Bataille à la sensibilité contemporaine. Il faut, il est nécessaire que le public établisse, dans la confusion trop grande qu'il fait de toutes les œuvres, la part qui revient à la haute littérature, la vraie, et qu'il comprenne, lorsqu'il se trouve en présence de ses grands tournants, la portée de l'évolution artistique.

Denys Amiel.

Regarder c'est être peintre. Souffrir
c'est être poète.
De l'union de la plastique et de
l'âme on peut faire naître le plus
bel art qui soit, le seul art
vivant, intégral : le Théâtre.

Mais la vie, la vie qu'il y a dans le
sang rose d'une pâquerette ou dans
la nervure d'un trèfle, c'est
tellement plus beau !...

Henry Bataille

AUTOGRAPHE DE M. HENRY BATAILLE



# OPINIONS

**De M. Jules Lemaître** *(La Lépreuse et ton Sang).*

Les éternels sentiments d'une humanité tout élémentaire, éprouvés et exprimés un par un, — un seul à la fois — car cette simplicité est le propre de la psychologie des primitifs ; et ce qui en distingue, par exemple, la psychologie racinienne, c'est que les personnages de Racine sont capables d'éprouver et de signifier, en nuances multiples, des sentiments simultanés et contraires ; — la grâce de détails très précis et réalistes, piqués dans un tableau de rêve ; cette idée suggérée que l'amour des sens, c'est la haine ; toute la vie humaine entrevue comme un immense et inexplicable désastre ; la sagesse se résolvant dans un fatalisme instinctif, qui est la philosophie par où commencent les simples, et où aboutissent souvent les raffinés ; mais en même temps, l'impression que les douleurs de la vie, transitoires comme la vie même, finissent, quand elles sont passées, par ne paraître presque plus réelles ; le désir de la mort, repos complet ou paradis, et, en attendant, la maison blanche d'une léproserie... tout cela qui n'est ni tout à fait pensée, ni tout à fait songe, tra-

duit dans une force qui n'est ni tout à fait prose, ni tout à fait vers, ni tout à fait discours, ni tout à fait chanson.. voilà, si je puis dire, les mousselines de vague tristesse et de vague douceur dont je me suis laissé bénévolement envelopper et comme ensevelir par le conte lointain de M. Henry Bataille.

Ce temps-ci est admirable. Voilà que du premier coup, M. Henry Bataille, qui est, je crois, un très jeune homme, vient de faire un poême plus naïf que les naïves ballades anonymes, avec des personnages à passions intactes, à sautes d'idées ingénument lyriques à brusques revirements, etc., et dont toutes les penséss naissent directement de leurs sensations ; avec des trouvailles de mots candides et saisissantes, des images courtes et quelquefois bizarres, bref, tout ce que comporte la poésie primitive, populaire et spontanée. Et voilà qu'il babutie des choses douces et tragiques, simples et éternelles, comme s'il était un inconnu chanteur de la Bretagne la plus légendaire et du plus reculé moyen-âge. C'est prodigieux !

(*Impressions de Théâtre,* Tome 10).

**De M. Jean Lorrain** (*Le Beau Voyage*).

Voilà le livre d'un grand poète. Voilà le livre de poésie moderne qui restera comme marque caractéristique de notre époque d'abord, ensuite pour sa valeur en soi, qui fait que les poètes et les artistes mettront ce livre à côté de l'*Intermezzo* et non loin des *Fleurs du Mal.*

Henry Bataille, doué d'une sensibilité aiguë et unique qui lui vaut l'immense avantage de la sincérité, du détail véridique et poignant, est, de sa génération, celui qui a trouvé le mieux les chemins de l'âme. Sa façon de comprendre, de sentir et de rendre les choses les plus simples, celles réputées

les plus vulgaires et, par cela même, les plus touchantes, est si profondément poignante que je n'ai jamais pu lire un de ses vers sans une sorte d'angoisse et une subite envie de pleurer.

A lire ce livre, on a l'impression de mots nouveaux, revêtus d'un sens et d'un charme qu'ils n'avaient pas eu jusqu'alors, qui trouvent, dans leur assemblage, des musiques et des voix qui vous troublent infiniment... Le *Beau Voyage* qui a été écrit, probablement, au jour le jour d'une existence se tient cependant d'un bout à l'autre. Il est en trois parties, qui forment une admirable trilogie dans leur simplicité. La première, la « Chambre blanche », a été écrite de 1887 à 1902, et nous donne déjà le secret de l'âme nuancée, l'« âme parfaite et véridique » du poète, comme il l'écrit lui-même dans une dédicace familiale et bien française, belle comme une stèle antique, et dont d'ici dix ans notre génération de cosmopolites et de déracinés ne comprendra pas le merveilleux sens atavique ni la sensibilité infinie. La « Chambre blanche » est la chambre de l'enfance dans les vieilles demeures ancestrales, avec les cendres fines du passé et le soleil des anciennes grandes vacances dans la maison où

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures.

A travers le charme de l'enfance, on sent cette souriante et pourtant morne acceptation de la vie et de la mort. L'auteur ironique de l'*Enchantement* et du *Masque* a toutes les tendresses, et toutes les douleurs. Déjà perce et apparaît partout ce grand mal fatal d'être trop sensible, dont toute l'angoisse va peser dans le reste du volume. « Adieu, mon enfance, je veux vivre... » C'est sur ces mots que finit la « Chambre blanche », et le *Beau Voyage* commence : celui de la vie. A travers les gares, les solitudes, les pays bleus, « la misère des jours et le petit frisson quotidien », à travers le grand souffle d'universalité qui passe, Henry Bataille a

rencontré un pâle visage, qui va dominer toute sa vie, la Douleur moderne, telle qu'il la décrit, telle que nous l'avons tous rencontrée, en noir, avec un grand sac à la main, pauvre et vague, avec des restes de beauté. Et de compagnie avec elle, il donne, tour à tour, un peu de son âme souffrante à tous les trains rencontrés, un peu de sa rêverie frissonnante aux choses vues, aux bruits qui passent, aux villes qui fuient. Puis, il rentre, il ferme ses yeux au monde extérieur. *« Et voici le Jardin... »,* le jardin charmant, le jardin d'amour et du rêve, où avec l'amie, ils vont vivre d'eux-mêmes, unissant leurs deux peines, leurs larmes et leur beauté.

Mais, malgré tout, l'amour s'épuise, et, après la description d'une intimité rose, fraîche et triste, qui fait penser à des *lieds* de Schumann, en balbutiements adorables, voici l'agonie de l'amour ; quelque chose de déchirant plane, comme une séparation, et ce n'est que dans la vieille demeure, où sont tous les parents, réunis là-bas, où Bataille a laissé son enfance, qu'il réintègre enfin dans la paix et le calme de son cœur.

Votre enfant seulement aura repris sa chambre...

dit-il en parlant de la dernière demeure, de ce tombeau, que, par une trouvaille impressionnante, le poète appelle « la porte de plâtre », et qui pourrait être le titre vrai d'une quatrième partie de ce volume. Et, après un épilogue, admirable de lyrisme orgueilleux et de révolte sereine, le livre se termine par une petite chanson, triste et fine comme la pluie, une chanson à la Henri Heine :

Un petit arbre solitaire,
Très terre à terre,
Droit ou pointu,
Avec une pie dessus,
La la hu !. .
Avec une pie dessus !

Ainsi finit,ainsi se clôt ce précieux livre,dont je n'ai donné qu'une idée imparfaite, mais dont j'ai voulu, au moins,saluer l'apparition qui m'est chère, et dont la poésie profonde,nouvelle et tendre indiciblement aura, dans les âmes sensibles d'aujourd'hui et de demain, un si long et si mélancolique prolongement...

(*Le Journal.* 15 Mars 1904.)

**De M. Catulle Mendès** (*Maman Colibri*).

C'est avec une bien grande joie que je prends aujourd'hui la plume. Pour le critique que désolèrent enfin tant de fastidieuses soirées et que la fatigue de l'ennui inclina plus d'une fois hélas, à de coupables et douloureuses indulgences, quelle compensation et quel ravissement de se trouver en face d'une œuvre qui, indépendamment de toute ambiance, hors de toute actualité, et de la mode, oblige la justice à l'enthousiasme. Pas de délice comparable à la ferveur des légitimes admirations ; on est heureux comme d'une trouvaille de trésor. Ce qu'il y a surtout de précieux dans la comédie de M. Henry Bataille, ce qui fait d'elle une œuvre tout à fait rare, dont il y a peu d'exemples, c'est qu'elle réunit, et cela dans une parfaite harmonie, les qualités les plus diverses, souvent considérées comme inconciliables. Voici une anecdote vive, rapide, imprévue, futile, mondaine, amusante ; et voici un large drame, hautain et poignant. Ici, de l'esprit, là de la pensée, et de la passion ; ici de l'ironie, là de la mélancolie. L'imagination collabore avec l'observation pour créer une réalité qui se généralise jusqu'au plus lointain symbole. Imaginez un coin de boudoir, où tiendrait de l'infini. C'est grand comme la main, cela dépasse l'au-delà. Vous pensiez assister à une historiette, il s'agit d'une loi humaine, générale, du mystère éternel de l'instinct. De là un succès,

non seulement éclatant, triomphal, — rappels sans nombre, cris enthousiastes, — mais tout à fait exceptionnel et complexe en son unanimité, comme en son unité la pièce ; le public était ravi, attendri, angoissé, et en même temps inquiété de pensée. O quelle puissance, celle de l'esprit qui regarde le vrai avec des yeux de songe ! Comme, justement parce qu'il vient de plus loin, il le traverse, comme il le possède, comme il le viole ! Comme il le force à avouer tout ce qu'il a, même dans la vulgarité et la laideur, d'idéal ! Seule la Poésie peut exprimer toute la Vie et le public a justement et passionnément fêté une des plus admirables comédies dramatiques qui depuis bien longtemps aient été jouées sur la scène française.

(*Le Journal*. 9 Novembre 1904.)

**De M. Lucien Muhlfeld** (*Le Masque*).

J'aime, et vous aimerez la comédie nouvelle de M. Henry Bataille. Je vais d'abord lui faire le compliment de M. Josse : « Je la trouve jolie comme un roman. » Sans discuter de la suprématie d'un genre sur un autre, vous concevez combien est rare cette félicitation : le théâtre, par ce qu'il a de visuel, par la brièveté de sa matière, par sa plasticité un peu épaisse, par la mobilité qui est son attribut, par le « raccourci » en même temps que par le « réitéré » qui sont ses conditions, le théâtre, parfaitement apte à figurer des aventures, à brusquer des « crises », à résumer des mœurs, même à camper des caractères, est assez gauche et insuffisant quand, sur le massif instrument qu'est la scène, un artiste veut faire jouer des sensibilités délicates. Le jeu est difficile et exceptionnel. Il a pourtant ses virtuoses : un Marivaux, un Musset, un Porto-Riche. Entre les jeunes hommes, peu nombreux, de qui l'on espère l'épanouissement du théâtre

prochain, M. Bataille, je le sens bien devant ce *Masque*, pourrait être celui qui parfumerait notre comédie avec ces fleurs les plus chères, les plus charmantes et les plus frileuses, celles qui ne vivent, pour l'ordinaire, que dans les serres closes du roman.

Oui, c'était un problème de romancier qu'il posait dans le *Masque*, et rien ne prouve mieux, chez l'auteur, les dons du dramaturge, que la grâce heureuse sans hasard et adroite sans roublardise, avec quoi il conçut l'œuvre scéniquement. Je dis « scéniquement », car, malgré que la légende soit subtile en son essence, la pièce a les deux qualités immédiates du théâtre, la simplicité et la clarté. Sa « coupe » même semble nécessaire : les trois actes de la comédie sont les trois « moments » de la fable. Et je vous le recommande, l'acte 1er : c'est déjà un petit chef-d'œuvre.

Mais vous ne vous doutez pas par quelle grâce du cœur, subtile, féminine, humaine, Geneviève est parée. Elle est adorable. Tout ceci fleure la plus délicate sensibilité. Une comparaison grossière évoque le subterfuge de Francillon. Mais, auprès de Geneviève, les mobiles de Francillon semblent des raisons de cuisinière.

(L'*Echo de Paris*, 25 avril 1902).

**De M. Maurice Magre** *(Le Beau Voyage)*.

« Mon enfance, adieu mon enfance, je vais vivre... » Ainsi s'achevait *la Chambre blanche*, un petit volume de vers qu'Henry Bataille faisait paraître il y a quelques années et qui faisait l'admiration des lettrés. Il n'avait alors guère plus de vingt ans ; il entrait dans la vie avec de grandes aspirations ; il tournait ses efforts vers le théâtre ; il ambitionnait la vraie gloire des créateurs. Et son enfance, l'amour du pays, le rêve qui sourit dans le contour d'une strophe, les

chagrins du cœur qui parlent dans les vers, il laissait tout cela derrière lui avec le petit livre blanc...

Henry Bataille a réalisé ses espérances. Avec la *Lépreuse*, *Ton sang*, *l'Enchantement*, le *Masque* et *Résurrection*, il a pris dans le théâtre contemporain une des places les plus brillantes et les plus enviées. A trente ans il est déjà célèbre, et d'une célébrité assez solide et assez étendue pour jeter un regard vers ses premières années.

Il l'a fait et il l'a relu, avec un peu de mélancolie, avec un peu de remords de les avoir oubliés trop longtemps, ses premiers vers où chantait l'idéal de sa jeunesse.

Or, pendant qu'Henry Bataille faisait jouer ses pièces tour à tour par Jane Hading, Réjane et Berthe Bady, le petit livre blanc, négligé de son auteur, avait fait son chemin, tout seul, sans bruit...

Les livres de vers n'ont besoin de personne pour trouver ceux qui doivent les aimer. Ils se glissent d'eux-mêmes sur la table des poètes et la page s'ouvre toute seule d'où doit monter une parole amie.

Les poètes ayant entendu dans ce petit livre une voix nouvelle, un cri touchant, senti cet insaisissable frisson qui fait monter des larmes à nos yeux à la lecture d'un poème où nous nous retrouvons.

Les poètes qui font pleurer sont les plus grands, ceux que nous aimons. Leurs larmes sont notre pur trésor. C'est parmi ceux-là qu'il faut ranger Henry Bataille. Qui, du reste, des vivants et même de ceux qui ne sont plus et dont les noms sont glorieux, est arrivé à une aussi touchante et poignante évocation de la mort.

C'est immense, profond et moderne. Rien n'est moderne comme *Le Beau Voyage* et douloureux aussi. C'est l'ennui du monde moderne. Ce livre n'a pas d'ancêtres ; il est immédiat. Les autres livres, on sent quel long frisson les relie en-

tre eux d'âge en âge. Celui-là est unique, et tout, jusqu'à cette forme étonnante qui fuit comme un éther et donne à chaque phrase une fièvre étrange.

Ce livre est une richesse pour les artistes : il agrandit le domaine de la sensibilité moderne.

Qui que tu sois, jeune homme, amoureux des rythmes émouvants, du lyrisme de la vie, de la beauté sincère et profonde, aux *Nuits*, aux poésies de Desbordes-Valmore, à Verlaine et aux *Fleurs du Mal*, dans le coin le plus cher de ta bibliothèque, tu ajouteras *Le Beau Voyage*.

(*La Presse*, 26 février 1904).

**De M. André Maurel.**

Cette noble angoisse de ne pouvoir rendre ce qui frémit dans le cerveau et dans le cœur, avec toutes les teintes, toutes les complexités et toutes les passions. Les vers du *Beau voyage*, fluides, hors des rythmes consacrés, où le sentiment brise tous les moules parce qu'aucun n'est et ne sera jamais assez souple pour épouser tous les contours, découpés comme la vigne et l'acanthe, d'un cœur sensible et merveilleusement divers, le *Beau voyage* exprime ce désespoir avec toute l'éloquence que le poéte sait prêter à sa lyre tumultueuse. Et lorsqu'Henry Bataille rejeta ses crayons de portraitiste visionnaire, ne fut-ce donc point parce qu'il désespérait de sa propre habileté ?

*
* *

Le théâtre, alors, lorsqu'il eut déversé en des strophes juvéniles son propre chagrin,tenta l'artiste inquiet. Il y voyait non pas le moyen de tout dire, il y voyait le moyen de se faire entendre malgré l'impuissance qu'il y a de tout dire. Les mots, glacés sur le papier, prennent un accent péné-

trant dans la bouche qui les prononce. Un cri, une banalité empruntent à l'acteur le tragique qui gronde au fond des âmes émues. Et voici, à tout prendre, on l'a certainement déjà remarqué, que passe dans notre génie français où il se trempe de clarté et de grâce, le mystérieux génie d'Henrik Ibsen.

(*Gil Blas*. 26 Février 1906.)

## De M. Adolphe Brisson (*La Femme nue*).

Je crois que la *Femme nue* est l'œuvre la plus complète, la plus harmonieuse et la plus belle que M. Henry Bataille ait écrite. Sa beauté essentielle vient de sa simplicité... Tout à l'heure, quand j'en exposerai le sujet, sans doute le jugerez-vous banal. Un homme épouse la compagne de ses mauvais jours, puis il se lasse d'elle, il aime une autre femme et quitte pour celle-ci sa fidèle associée... Y a-t-il rien de moins original qu'une telle aventure ?... Pourtant elle nous a profondément attachés et émus. Et cela, c'est le triomphe de l'auteur.

Il ne doit son succès ni aux complications de l'intrigue, ni à la surprise des coups de théâtre, ni à l'emploi des petits moyens scéniques, ni au scintillement artificiel du dialogue ; il le tire uniquement de la sincérité des sentiments, de la vérité des caractères, et de la pitié tendre et tragique dont sa pièce est imprégnée... En l'écoutant, nous avions la sensation même de la vie, mais de la vie observée par un artiste, par un poète, en qui s'unissent à un degré rare la lucidité psychologique et la sensibilité... Il semble que, cette fois, M. Henry Bataille se soit dépouillé de ses défauts pour ne laisser s'épanouir que ses dons merveilleux.

Point de subtilités paradoxales ou d'obscurités — comme dans la *Marche nuptiale* et *Poliche*. L'ouvrage est clair, direct,

développé selon la large méthode classique... Il est sain (entendez : exempt de toute inquiétude maladive). Les quelques imperfections qu'on y peut relever visent l'accessoire et non le principal. Je serais tenté de le qualifier de chef-d'œuvre, s'il n'était téméraire d'user d'un pareil terme et de devancer l'opinion de l'avenir... Il y a cependant un signe qui ne trompe pas : le petit frisson qui à de certaines minutes se communique au public et lui donne la certitude qu'une chose profonde et définitive a été dite... Plusieurs fois, l'autre soir, ce frisson révélateur nous a secoués...

Nul n'excelle comme M. Bataille à saisir l'insaisissable, à fixer les nuances fugitives, les complexités de l'atmosphère où se meuvent ses personnages... L'auteur de la *Femme nue* est un voyant... Il y a toujours un prolongement à ce qu'il écrit ; et ce qu'il n'exprime pas formellement, il le suggère...

On sentait que c'était le fonds, le tréfonds d'un faible cœur humain en détresse qui lui montait aux lèvres. Et tous nos cœurs tressaillirent... Ici, vraiment, M, Henry Bataille est arrivé à l'absolue beauté ; il fait toucher du doigt l'éternelle misère de l'amour, du terrible combat où les adversaires sont inégalement armés, où toujours se mesurent deux égoïsmes.

Jamais M. Henry Bataille ne nous avait si intimement touchés ; jamais il n'avait si purement mis en valeur les nobles qualités qui lui sont propres. Il est poète, et par l'extrême délicatesse de sa sensibilité, et par le charme du verbe. Il pétrit d'une main fine et savante ses personnages ; sous sa caresse légère, ils s'animent, ils respirent ; sans appuyer, il les creuse jusqu'au tuf ; sa lame d'acier aiguë et flexible les dissèque et ne leur ôte pas les grâces ondoyantes de la vie ; pareil, en cela, à Gabriel d'Annunzio, il a des images délicieuses qui se gravent dans l'esprit et ne s'effacent plus.

(*Le Temps*. 2 Mars 1908.)

**De M. Nozière** (*Poliche*).

M. Henry Bataille — comme Racine et comme Georges de Porto-Riche — nous montre des humains asservis à l'amour. Qu'importe au malheureux Esvoanik que celle qu'il adore soit une *lépreuse*, et qu'elle lui ait donné son mal ? Tandis que les prêtres l'entraînent vers la blanche maison dans laquelle il sera enfermé jusqu'à sa mort, tandis que son père et sa mère sanglotent, c'est la blonde Aliette qu'il appelle ; c'est à ses cheveux blonds qu'il songe et à ses bras caressants. Dans l'*Enchantement,* une adolescente hait soudain la grande sœur qui l'a élevée : cette sœur a épousé l'homme que, secrètement, aimait la cadette et bientôt les années de tendresse et d'affection sont oubliées : il n'y a plus que deux femmes qui se disputent âprement sauvagement un homme. Dans *Ton Sang,* la jalousie lance l'un contre l'autre deux frères. Maman Colibri oublie ses devoirs, son mari, ses grands fils pour suivre un gamin qui ne tardera pas à l'abandonner. La petite provinciale qui, dans la *Marche Nuptiale*, a quitté la respectable demeure de ses parents pour suivre son professeur de piano, reconnaît qu'elle s'est donnée à un être indigne d'elle et elle se tue. Cette toute-puissance de la passion, c'est le souci de M. Henry Bataille. Chacune de ses pièces étudie un cas avec une minutieuse attention. Mais il a la faculté de généraliser : derriere le Breton lépreux, la vierge perverse, les frères ennemis, l'épouse mûre qu'affole la jeunesse, la provinciale en mal d'idéal, nous apercevons des types éternels et douloureux. La psychologie de M. Bataille est si exacte et son émotion si sincère que ces héros, bien qu'exceptionnels, représentent pour nous les souffrances quotidiennes de l'humanité.

S'il choisit des situations rares, des caractères peu communs, des milieux qui ne nous sont pas habituels, c'est qu'ils sont particulièrement favorables aux ravages de la passion.

Un homme qui mène une existence paisible, qui est doué d'un organisme sain, qui vit dans une atmosphère pure n'est certes pas à l'abri de la maladie. Mais il ne présentera sans doute point ces complications violentes qui séduisent le médecin. De même, l'auteur dramatique, qui examine curieusement les troubles de l'âme et de la chair, recherche nécessairement l'exceptionnel, le *cas*. Ceci ne veut pas dire qu'il crée des monstres auxquels nous ne saurions nous intéresser, il nous présente seulement des personnages d'une intensité supérieure.

C'est ce qu'a fait Racine. Nous ne rencontrons guère, dans les salons, des jeunes filles aussi farouches qu'Hermione, des femmes aussi féroces que Roxane, des épouses que l'amour rend folles comme Phèdre. Cependant, nous reconnaissons sans effort que ces héroïnes sont vraisemblables. C'est qu'elles ont vécu dans des temps fabuleux ou dans de lointains pays. M. Henry Bataille ne sait évoquer la cour de Pyrrhus, le sérail d'Amurat ou la demeure de Thésée : car nous n'admettons plus qu'on nous peigne nos contemporains et nos compatriotes dans des décors de l'antiquité ou de l'Orient. Il est obligé de créer des milieux étranges dans lesquels la passion peut se développer librement, mais qui ne sont point froids comme les palais de tragédie.

Et voici que ces fantoches qui nous étaient apparus dans le décor factice et triste d'un restaurant endormi, deviennent des êtres vivants, tumultueux, cruels, sublimes. C'est qu'ils ont été secoués par la passion. Les masques sont arrachés, les déguisements tombent : voici des femmes qui se déchirent, voici un homme qui attend en souriant l'issue de cette lutte dont il est l'enjeu ; voici le personnage grotesque qui devient presque surhumain. Cette société de fêtards un peu faisandés devient primitive, violente, mélancolique. Nous sommes loin du restaurant qu'on couvre, pour l'hiver, d'un linceul ; nous sommes loin, aussi, du boudoir aux rideaux

bleus ; la tristesse rêveuse de l'automne pénètre Poliche et Rosine. Ils sont naturels, douloureux et simples comme un jardin qui se fane, comme une gare sous la pluie.

***

Ce n'est pas seulement l'amour qui a transformé ces êtres : c'est l'âme poétique et subtile de M. Henry Bataille. Il excelle à découvrir sous la banalité des aptitudes l'intérêt des sentiments et sous le décor insignifiant le charme intense de la vie. Il aperçoit le tragique quotidien qui frissonne dans la rue, dans un salon, dans un café de nuit. Dans une aventure futile il verse la fine émotion dont son cœur déborde. Il est vrai, il est sincère, il est profond et jamais il ne prêta à ses personnages un langage plus simple. Il ne recule même pas devant les expressions *argotiques* comme s'il voulait nous rappeler souvent que ces maîtresses pour qui l'on souffre sont de petites bourgeoises assez vulgaires. Car sa tendresse n'est pas dénuée d'ironie et il se moquerait de ces femmes si elles ne subissaient ni ne possédaient la divine puissance de l'amour.

Je ne saurais dire assez haut combien cette comédie m'a secoué et m'a charmé, M. Jules Claretie qui l'a reçue, mérite de longs applaudissements.

(*Gil Blas*. 11 décembre 1906).

### De M. Gabriel Mourey.

La personnalité de M. Henry Bataille est délicieusement complexe et séduisante : sur son berceau ne se penchèrent que de bonnes fées. Auteur dramatique, dessinateur, poète lyrique il a le rare bonheur de réussir en tout ce qu'il tente et d'exceller entout ce qu'il pratique. Cela « chose plus heureuse encore et pour lui et pour nous ! » sans cesser jamais

d'être soi-même, sans s'émietter en vaines expériences, sans perdre à employer tour à tour d'aussi divers moyens d'expression, aucun des dons de sensibilité, d'originalité, de fantaisie, de grâce qui lui furent dévolus par ses marraines aux ailes d'or. Bien au contraire, car si étroitement se pénètrent en son œuvre les trois manières selon lesquelles il regarde et s'efforce de traduire les aspects des réalités, visibles et invisibles, que l'on ne tarde point à s'apercevoir, à mesure que l'on conquiert l'intimité de son talent, combien on le connaissait peu, après avoir frayé isolémenr avec le poète, le dessinateur, l'auteur dramatique en qui il s'incarne successivement et à la fois. C'est aussi une pure joie que la révélation intégrale de cette étrange et subtile individualité, infiniment fluide, où se combine avec le sens le plus frémissant de la vie contemporaine et des sentiments, et des passions, et des idées, et des nervosités spéciales d'aujourd'hui, avec la compréhension la plus délicate et la plus persante des frissons de l'heure actuelle, l'espèce d'angoisse obsédante du mystère épars et du passé, un amour naïf et douloureux des choses fanées, une impressionnabilité suraiguë des sens, particulièrement de la vue, de l'odorat et du toucher, enfin et surtout, un instinct extrêmement fin de la volupté, de la volupté des fleurs, des nuances, des ètoffes soyeuses, des clartés indécises, des formes, des parfums, de certaines idées, des chairs . . . . . . . . . . . . . . . .

« Ce ne sont en vérité, — disait-il dans la dédicace à Octave Mirbeau des *Têtes et Pensées*, — que bouts de croquis, souvenirs d'une visite ou d'une conversation ; mais il me plairait que ces études insignifiantes donnassent aux littérateurs l'envie d'apprendre le métier de la peinture, car eux seuls pourraient peindre des visages de pensée... La pensée, un littérateur seul en pourrait distinguer les méandres, les finesses, les particularités, la fluidité éparse en un individu, le pli d'habitude qu'elle imprime à la chair, l'endroit où elle

se mélange à l'âme, avec tout l'être caché, ses peurs, ses angoisses, la lutte secrète, plus ou moins visible, contre la mort ou contre la vérité..., tout l'être humain, enfin, avec ce que sa pensée propre lui donne ou de spiritualité ou de poids, avec la vie qui l'accompagne, la vie d'apparence et la petite vie profonde de son destin.

« Pour le renseignement futur, il est sérieusement à souhaiter que quelques-uns des jeunes gens à venir soient tentés d'apprendre plusieurs moyens d'*expression* d'art. Du reste d'une façon générale, il est à souhaiter qu'une époque de si peu de foi, d'arrivisme et de spécialités, se modifie le plus vite possible et restitue au titre d'*artiste* un peu de sa noblesse et de sa souffrance, — j'appelle ainsi ce demi-besoin inexplicable de la récréation, cette vocation naturelle de pénétrer toutes les formes de la vie, en s'instruisant à les résumer diversement par des notations brèves, synthétiques et telles qu'il convient au temps moderne, — d'un vers, d'un trait, pour finalement arriver à la reconstitution complète de l'individu, geste, silence et voix, par le théâtre. »

Tout l'idéal d'art du dramaturge de *Maman Colibri*, du poète du *Beau Voyage*, du dessinateur de *Têtes et Pensées* et de *Visages de femmes*, est contenu là, et je n'avais point tort me semble-t-il d'affirmer combien est étroite, intime et profonde, en la sensibilité de M. Henry Bataille, l'union des éléments qui la composent et sans laquelle il lui serait impossible de s'exprimer aussi pleinement et aussi originalement à travers d'aussi diverses formes d'expression.

Rappelez-vous l'émotion contenue, les raccourcis de caractères, les sous-entendus de pensée, les restrictions de sentiments, les entre-les-lignes de passion de telles et telles scènes de l'*Enchantement* du *Masque* et de *Maman Colibri*, ces élans de douleur refrénée, ces appels étouffés au bonheur, ces plaintes expirantes en un sourire pâle au bord des lèvres contractées, ces aveux à peine murmurés et tout brûlants

de désirs rouges, ces caprices d'esprit, ces fantaisies d'intelligence, ces ingéniosités d'imagination, le ton alerte, aigu, vif, ardent, scintillant, ondoyant, familier, lyrique du dialogue, les jolies, les adorables trouvailles de gestes significatifs, les plaisants et tmprévus détails de mise en scène, les raffinements dans le choix et la plantation des décors, les effets de lumière.

(*Paris-Illustré*. Avril 1905.)

**De M. Ernest Gaubert.**

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*La Chambre blanche*, livre exquis où il y avait toute poésie nouvelle, ou du moins l'indication d'une route nouvelle, la route que suivirent les naturalistes et ceux qui les ont continués en les renouvelant peut-être, Mme de Noailles et surtout M. Abel Bonnard. Je sais bien qu'à propos de cette poésie quotidienne, repliée, douloureuse et ironique, où les nuances de l'esprit essaient de faire oublier les blessures du cœur et de voiler ses plaintes, on parlera de Henri Heine et de Jules Laforgue, mais on rencontre ici, de nouveau mêlées à l'ironie sentimentale, une grande intelligence de la nature, une sorte d'admiration effrayee devant les détails du paysage, une manière d'amour angoissant et angoissé devant les choses inanimées et les spectacles de l'horizon, avec de larges envolées lyriques succédant à de petits attendrissements. Le théâtre de M. Henry Bataille s'explique déjà et s'annonce tout dans ses vers de jeunesse et l'évolution en est beaucoup plus simple qu'elle ne paraît.

Dans toute l'ironie, dans le comique du théâtre de M. Henry Bataille, vous trouverez toujours cette nostalgie de la solitude, cette angoisse du légendaire, cette soif d'analyse et d'indépendance farouche qui l'empêchent de trop

croire à son rêve et aussi de trop croire à son désenchantement. Toute l'âme critique, défiante et mesurée de sa race demeure au-dessus de son pessimisme attendri et peu sûr, avec parfois des crises aiguës de fatalisme. Ce n'est pas en vain que le sang grec se mêle au sarrazin, dans l'ascendance de M. Bataille, et brille encore dans ses yeux.

Il n'y a que certaines pages d'Alphonse Daudet et de Loti, pour donner, avec moins d'intensité, l'impression de ce mélange de poésie et de comique-tragique, qui sont tout le théâtre de M. Henry Bataille et qui étaient déjà dans ses vers.

L'œuvre de M. Henry Bataille a pénétré le grand public.

Conçu au point de vue littéraire, dans une formule qui eût satisfait Montaigne, Saint-Simon et La Rochefoucauld, dans une formule beaucoup moins éloignée, dans sa morale et dans son esthétique, de l'esthétique et de la morale antiques que M. Bataille lui-même ne le laisserait croire, le théâtre de M. Henry Bataille nous montre la femme et l'homme courbés sur l'éternel daïmon, inévitable et fatal, maître déchirant des vierges et des forts, dominateur du monde...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Fidèle, malgré tout, à la tradition d'indépendance morale de sa terre et de ses morts, fidèle à l'atavisme oriental, fataliste et lyrique de sa vallée natale, M. Henry Bataille a traduit avec une profondeur et une douceur inégalées les suprêmes défaites de la solitude et de l'amour, les angoisses et les joies du départ et du déracinement et de toute la nostalgie de l'amour qui survit à la douleur et au mépris...

> Troublé dans l'action, troublé dans le dessein
> Il rêvera partout à la chaleur du sein...

(*Mercure de France.* 16 Avril 1908).



# BIBLIOGRAPHIE

---

## ŒUVRES

**La Belle au Bois Dormant**, féerie lyrique, en 3 actes, en collaboration avec M. Robert d'Humières (non publiée), représentée sur la scène du théâtre de l'Œuvre en 1894. — **La Chambre blanche,** poésies, préface de Marcel Schwob. Paris, Société du Mercure de France, 1895. — **Ton sang,** précédé de **La Lépreuse,** théâtre, Paris. Société du Mercure de France, 1897.— **L'Enchantement,** comédie dramatique en 4 actes, jouée à l'Odéon, 1900. — **Têtes et Pensées**, album de lithographie originale : portraits de Tristan Bernard, Alfred Capus, Jules Case, Maurice Donnay, Paul Fort, André Gide, Gustave Kahn, Jean Lorrain, Pierre Louys, Octave Mirbeau, Robert de Montesquiou, Catulle Mendès, Lucien Muhlfeld, André Picard, Henri de Régnier, Jules Renard, Georges Rodenbach, Edmond Sée, Jean de Tinan, Pierre Valdagne, Fernand Vandérem, Willy. Paris, Ollendorff, 1901.— **Le Masque,** comédie en 4 actes, jouée au Vaudeville en 1902. — **Résurrection**, drame en 5 actes, adapté de Léon Tolstoï, joué à l'Odéon, puis à la Porte-Saint-Martin. Paris, Fasquelle, 1905. — **Le Beau Voyage,** poésies, avec un portrait de l'auteur par lui-même, Fasquelle, 1904. — **Maman Colibri,** comédie en 4 actes,

jouée au Vaudeville. Paris, Fasquelle, 1905 (ce volume contient aussi **l'Enchantement**).— **La Marche Nuptiale,** comédie en 3 actes, jouée au Vaudeville. Paris, Fasquelle, 1905 (ce volume contient aussi **le Masque**). — **Poliche,** comédie en 4 actes, jouée à la Comédie Française. Paris, Fasquelle, 1906. — **La Femme Nue,** pièce en 4 actes, jouée à la Renaissance. Paris, Fasquelle, 1908. — **Faust,** théâtre. — **Le Scandale,** pièce en 4 actes, jouée à la Renaissance en 1909.

## A CONSULTER

Rémy de Gourmont, **le II$^e$ Livre des Masques.** Paris, Société du Mercure de France, 1898. — Jules Lemaître, **Impressions de Théâtre,** 10$^e$ série. Paris, Lecène et Oudin, 1898. — Robert de Souza, **la Poésie populaire et le Lyrisme sentimental**. Paris, Société du Mercure de France, 1899.— A. van Bever et Paul Leautaud, **Poètes d'aujourd'hui**. Paris, Société du Mercure de France, 1900. — Georges Casella et Ernest Gaubert, **la Nouvelle Littérature**. Paris, Sansot et Cie, 1906. — Ernest Gaubert, **Henry Bataille**. « Mercure de France », 15 avril 1908.

## ICONOGRAPHIE

F. Valloton, **Masque**, dans le **II$^e$ livre des Masques** de Remy de Gourmont. Paris, Société du Mercure de France, 1898. — **Portrait** par lui-même, dans **le Beau Voyage,** poésies, Paris, Fasquelle, 1904.



Imp. Coussillan et Chebrou, Ni... t

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |